—Voici le cortège !... dirent les badauds, voici le cortège...

Et les badauds ne se trompaient pas.

Cinquante montagnards ouvraient la marche.

Pied-de-Fer venait ensuite, à la tête d'un corps de cinq cents hommes.

Lacuzon et Garbas, à cheval l'un et l'autre, précédaient de quelques pas un étrange attelage.

C'était un grand chariot à quatre roues, attelé de quatre bœufs, et dont le train supportait une sorte de grande cage en bois, à peu près pareille à ces cages de fer dont le cardinal la Balue avait donné l'idée et fourni le modèle au bon roi Louis XI.

Dans cette cage on voyait un homme accroupi, garrotté et bâillonné, et dont la tête et les épaules étaient nues.

En haut de la cage, on avait cloué un masque noir.

Une foule de paysans poussant des cris de haine et de mort escortaient la voiture et encombraient les bas côtés du chemin.

Un autre corps de cinq cents montagnards suivait l'attelage.

Le prisonnier ainsi enchaîné, ainsi insulté, dont l'œil était éteint comme celui d'un cadavre, et dont le visage disparaissait sous une couche épaisse de boue et d'immondices qui lui avaient été jetés chemin faisant.

Cet homme, ce misérable, était Antide de Montaigu, comte et seigneur de l'Aigle.

Lacuzon avait voulu donner une grande et terrible leçon !...

Il avait voulu graver dans tous les esprits l'ineffaçable souvenir du hideux châtimement d'un traître.

—Vive Lacuzon !... criait la foule, avec ivresse, sur son passage.

Il entendait à peine.

Absorbé par sa douleur, songeant sans cesse à Marquis et à Varroz qui, hélas ! n'étaient plus auprès de lui, il traversait son triomphe avec une sombre indifférence.

Le cortège arriva dans la ville et se dirigea vers l'hôtel du parlement.

Les montagnards écartèrent la foule, et le seigneur de l'Aigle fut arraché de sa cage et introduit dans l'hôtel où son jugement allait être prononcé.

Le flot populaire se dirigea tout aussitôt vers une vaste place attenante aux remparts et située au nord-est de la ville.

Au milieu de cette place garnie de spectateurs se dressaient un échafaud, un bûcher et une potence.

On ne savait pas encore à quel genre de mort le criminel serait condamné, et, afin que rien ne vînt retarder le supplice, il fallait tout prévoir !...

Au bout d'une heure, il se fit dans la foule un grand silence et les masses s'entr'ouvrirent avec respect.

C'est que Lacuzon s'avancait, suivi de tous les membres du parlement en robes noires, garnies d'hermine.

Le condamné, entre le bourreau et ses aides, et sous la garde d'une escorte de montagnards, venait derrière les juges.

On le soutenait, ou plutôt on le portait, car il ne pouvait marcher.